

Les Cahiers
du CRH

Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

30 | 2002

Foccart - Entre France et Afrique

Les gaullistes dans le *journal de l'élysée*, 1965-1969

Bernard Lachaise



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/552>

DOI : 10.4000/ccrh.552

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 octobre 2002

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Bernard Lachaise, « Les gaullistes dans le *journal de l'élysée*, 1965-1969 », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 30 | 2002, mis en ligne le 22 novembre 2008, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/552> ; DOI : 10.4000/ccrh.552

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Les gaullistes dans le journal de l'élysée, 1965-1969

Bernard Lachaise

- 1 L'histoire du gaullisme a été enrichie depuis quelques années par de nouvelles sources constituées par la publication, par plusieurs proches collaborateurs du général de Gaulle, de leur journal : à celui publié dès 1970 par Claude Mauriac, sont venus s'ajouter celui de Claude Guy, évoquant la même période, la IV^e République, puis ceux d'Alain Peyrefitte et de Jacques Foccart, couvrant les années de la présidence de Gaulle¹. Le *Journal de l'Élysée* – parmi ces ouvrages – présente, pour l'historien, un intérêt particulier : Jacques Foccart, à la différence des autres, est un des plus proches dans l'entourage du général de Gaulle durant une très longue période, de l'époque du RPF à 1969 et n'a pas corrigé son témoignage.
- 2 Le *Journal de l'Élysée* éclaire l'histoire de la France entre 1965 et 1969, celle de la diplomatie française et notamment des relations avec l'Afrique. Mais il fourmille aussi d'informations sur la vie politique française, qu'il s'agisse du parti gaulliste, des relations entre partis ou du personnel politique comme la seule lecture de l'index de l'ouvrage l'indique. Nos recherches sur les compagnons du général de Gaulle nous ont incité à nous interroger sur la place des gaullistes dans le *Journal de l'Élysée* et sur l'apport d'une telle source pour la connaissance des gaullistes².

Seule « l'élite » des élites gaullistes est présente dans le journal de l'élysée

- 3 Dans chacun des deux tomes couvrant les années 1965-1969, les gaullistes représentent environ 22 % des noms cités, soit au total 278 personnes³. À l'image du monde politique de l'époque, il s'agit presque exclusivement d'hommes : seules sept femmes apparaissent. Trois d'entre elles sont des élues (deux parlementaires, Marie-Madeleine Dienesch et Solange Troisier, une conseillère municipale de Paris, Colette Bécourt-Foch), une est une ancienne élue de la IV^e République, Eugénie Éboué et trois sont membres de cabinets

(Marie-France Garraud, Madeleine Négrel et Simonne Servais). Moins de 300 noms c'est peu par comparaison avec l'ensemble du personnel gaulliste, soit les ministres, les parlementaires, les dirigeants de l'UNR-UDR, l'entourage du général de Gaulle et de ses Premiers ministres, Georges Pompidou et Maurice Couve de Murville. Parmi ces noms figurent des personnalités dont l'engagement gaulliste est connu dans divers milieux (le monde politique – anciens ministres, parlementaires ou cadres –, le journalisme, les milieux d'affaires, etc.). C'est donc l'élite des élites gaullistes qui est ainsi délimitée. De qui s'agit-il donc ?

- 4 Les plus nombreux des gaullistes présents dans le *Journal de l'Élysée*, environ les trois quarts, sont des parlementaires siégeant entre 1965 et 1969 : pour l'essentiel, il s'agit de députés. En excluant ceux qui ont quitté durant cette période le Parlement pour devenir membre du gouvernement, les seuls parlementaires représentent environ 55 % du total. Puis viennent les membres des gouvernements (tous ne sont pas passés par le Parlement) qui comptent pour 20 %, les autres appartenant à un milieu gaulliste non directement au pouvoir durant le second septennat de Charles de Gaulle (un peu moins de 18 %) et enfin, les membres de l'entourage à l'Élysée ou Matignon (à peu près 7 %).
- 5 La comparaison avec l'ensemble du personnel gaulliste montre que tous les membres de l'exécutif figurent dans le *Journal* mais seulement 48 % des parlementaires, environ la moitié des députés gaullistes et moins d'un tiers des sénateurs. Si on considère que ceux qui n'apparaissent pas dans les rencontres de Gaulle-Foccart, n'appartiennent pas au sommet de l'élite gaulliste, il est intéressant de les identifier. Ce sont, pour la plupart, des députés de province n'ayant fait qu'un seul mandat (ils sont nombreux entre 1962 et 1967) et beaucoup d'élus de 1968, soit des élus éphémères ou nouveaux. L'élite des élites gaullistes est constituée par des hommes proches des lieux et des milieux du pouvoir – Paris bien sûr – et dont l'engagement et la place dans le gaullisme sont déjà anciens, consolidés par de multiples réélections depuis les années du RPF.
- 6 Au sommet de cette élite figure un groupe d'une dizaine de gaullistes dont le nom est cité plus de deux cents fois. Parmi eux, il n'est pas surprenant de trouver Georges Pompidou, Maurice Couve de Murville, Michel Debré, c'est-à-dire les trois Premiers ministres du Général au cours de sa présidence. Debré – devenu ministre des Affaires étrangères – devance même Couve de Murville quand celui-ci siége à Matignon entre 1968 et 1969. Cette situation s'explique par la place occupée par la politique étrangère dans les entretiens de Gaulle-Foccart.
- 7 Puis, un deuxième groupe de six noms est cité une centaine de fois (Pierre Billotte, Roger Frey, Jacques Chaban-Delmas, Pierre Messmer, Bernard Tricot, Yvon Bourges). La fréquence des noms de Frey, Messmer et Bourges s'explique par les fonctions ministérielles occupées (Intérieur puis Relations avec le Parlement pour le premier, Armées pour le deuxième et Coopération pour le troisième) et celle de Chaban-Delmas par son poste de président de l'Assemblée nationale. La place de Billotte peut paraître plus surprenante mais est due à la charge de ministre des DOM-TOM exercée entre janvier 1966 et mai 1968. Billotte est, à ce titre, un des interlocuteurs privilégiés de Jacques Foccart, inamovible secrétaire général pour la Communauté et les affaires africaines et malgaches depuis 1960. La fréquence du nom de Bernard Tricot, le plus cité après les « politiques », est due à sa fonction de secrétaire général de l'Élysée à partir du 30 juin 1967.

- 8 Un troisième groupe est constitué d'une douzaine de noms de gaullistes cités plus d'une quarantaine de fois⁴. L'entourage du président de Gaulle y occupe une place plus grande avec le secrétaire général : Étienne Burin des Rozières, les directeurs de cabinet : Georges Galichon et Xavier de La Chevalerie, mais aussi un ancien conseiller : Pierre Lefranc. Les autres sont, d'une part, des membres du gouvernement : comme André Malraux, Olivier Guichard, Edgar Faure, particulièrement ceux détenant des portefeuilles en liaison avec les fonctions de Foccart et avec les discussions qu'il a avec de Gaulle : Louis Jacquinot pour l'Outre-Mer, Michel Habib-Deloncle pour les Affaires étrangères, Raymond Triboulet ou Michel Inchauspé pour les DOM-TOM, et d'autre part, des dirigeants de l'UNR : Henry Rey' ou Robert Poujade.
- 9 Parmi les autres gaullistes fréquemment évoqués figurent des membres des cabinets : l'amiral Philippon, Xavier de Beaulaincourt, Pierre Juillet, François Flohic, Dominique Ponchardier, Simonne Servais, René Brouillet, Gilbert Pérol, des compagnons de diverses générations : du côté des anciens, André Astoux, Jean Auburtin, Eugénie Eboué, Louis Vallon ou pour les jeunes Robert Grossmann, responsable de l'UJP, des parlementaires : Maurice Bayrou, André Fanton, Jean-Yves Chapalain, Pierre-Christian Taittinger, Diomède Catroux, Jean-François Deniau, Raymond Janot, Lucien Neuwirth, Léon Noël, Maurice Papon, et bien sûr des membres des gouvernements.
- 10 Qu'apprend-on, en lisant le *Journal de l'Élysée*, sur cette petite élite, sur les liens entre ses membres et sur l'image qu'en a de Gaulle ? Les apports du *Journal* de Foccart pour l'histoire du personnel gaulliste sont multiples mais nous mettrons ici l'accent sur deux d'entre eux, les plus riches à nos yeux : d'abord, l'esquisse d'un portrait de l'élite gaulliste et d'autre part et surtout, les liens entre les dirigeants gaullistes.

Un portrait de l'élite gaulliste : de rares éloges, des réflexions souvent acides

- 11 Force est de constater que de Gaulle et Foccart connaissent bien l'élite gaulliste dont beaucoup de membres sont, il est vrai, des compagnons depuis l'époque du RPF au moins. Le Président et son conseiller n'ignorent pas grand-chose de parcours politiques dont l'essentiel s'est effectué sous la bannière du général de Gaulle ou des partis qui se revendiquent de lui. Cela n'exclut pas quelques rares et surprenantes exceptions comme l'illustre cette question du chef de l'État à propos de l'un d'eux :

Mais qui est ce Runel⁵ ?

- 12 Les réflexions sur les gaullistes se révèlent souvent assez cruelles, parfois au vitriol. Le bref commentaire formulé par le général de Gaulle à l'évocation par Foccart d'un nom suscite souvent en peu de mots un épisode peu apprécié du parcours de tel ou tel compagnon : ainsi, à propos du député maire de Bordeaux, président de l'Assemblée nationale :

Chaban, c'est la IV^e, c'est Pompidou en pire, pas question⁶.

- 13 Plus rarement interviennent des éloges et une appréciation plus flatteuse, comme celle portée à deux reprises et avec à peu près le même vocabulaire – plus militaire que diplomatique ! –, sur Alexandre Sanguinetti :

C'est un homme de gouvernement. C'est un homme qui a du coffre ; c'est aussi, pardonnez-moi l'expression, un homme qui a des couilles. C'est un bagarreur et

c'est un type solide. Il a des couilles, c'est quelqu'un !... J'ai une grande estime pour lui et c'est vraiment quelqu'un⁷.

- 14 À travers ces deux exemples, il n'est point surprenant de voir de Gaulle préférer le « caractère » au sens du compromis, « une des voix les plus tonitruantes du gaullisme triomphant » (selon la formule de Pierre Viansson-Ponté) à un des ministres de la IV^e République⁸. Pourtant, faut-il en déduire qu'il appréciait plus Alexandre Sanguinetti que Jacques Chaban-Delmas et qu'il faisait plus confiance au premier qu'au second ? Ce serait excessif à partir de seuls propos de ce type, même si effectivement Sanguinetti accéda au gouvernement sous de Gaulle alors que le maire de Bordeaux en fut toujours écarté⁹. Une certitude toutefois apparaît à la lecture du *Journal de l'Élysée* : l'impression laissée par les propos du chef de l'État sur les personnalités gaullistes est plus proche des jugements sévères que des louanges. Si une poignée d'hommes de qualité sort de la masse, la tendance générale est plutôt négative, dominée par un sentiment de médiocrité. C'est un portrait plutôt dur du personnel gaulliste que dresse le général de Gaulle dans ses entretiens avec Jacques Foccart.

Au sommet du compagnonnage gaulliste : les déjeuners des « barons »

- 15 Un des intérêts du *Journal de l'Élysée* est de fournir des éclairages sur les relations entre les gaullistes et le général de Gaulle, d'une part, et sur celles des dirigeants gaullistes entre eux, d'autre part. Il ressort du témoignage de Foccart que de Gaulle était très sollicité par les gaullistes mais que l'accueil réservé à leurs demandes était souvent peu aimable : le président de la République manifeste régulièrement son agacement face à des interventions considérées comme excessivement motivées par des intérêts particuliers et non par l'intérêt général. Mais l'apport le plus riche du *Journal de l'Élysée* pour l'histoire du gaullisme est constitué par tout ce qu'il révèle sur le rôle de Jacques Foccart au cœur du pouvoir gaulliste, entre l'Élysée, Matignon et l'UNR-UDR, à travers les rendez-vous et surtout les déjeuners avec les dirigeants gaullistes. Les rencontres avec Georges Pompidou apparaissent très fréquentes et croissantes entre 1965 et 1969, y compris durant la période au cours de laquelle, entre juillet 1968 et avril 1969, Pompidou n'occupe plus les fonctions de Premier ministre. Il s'agit d'abord de déjeuners en tête à tête, trois ou quatre fois par an en 1966 et 1967 puis hebdomadaires durant les événements de mai-juin 1968 (18 mai, 25 mai, 4 juin). À partir d'avril 1968, les déjeuners réunissant Foccart et les dirigeants gaullistes changent de rythme : irréguliers et assez rares en 1966-1967, ils deviennent réguliers et bimensuels. Georges Pompidou y participe quasiment toujours ce qui doit être souligné dans le contexte particulier qui se situe entre son départ de Matignon et la démission du général de Gaulle, au moment où sa position chez les gaullistes n'est facilitée ni par les rumeurs dues à l'affaire Markovic ni par ses déclarations de Rome et de Genève qui le font apparaître comme candidat à l'Élysée. Si, comme l'écrit Éric Roussel, après « l'épisode sordide » représenté par « l'affaire », « entre l'ex-Premier ministre et les barons rien ne sera plus jamais pareil », la participation de Georges Pompidou aux déjeuners avec Foccart et les gaullistes confirme que :

[...] cela ne l'empêche pas d'opérer un discret rapprochement avec le clan et de préparer avec lui l'avenir¹⁰.

- 16 La pratique de ces rencontres autour d'une table est, il est vrai, ancienne puisqu'elle a commencé sous la IV^e République, au temps de la « traversée du désert », entre la mise en

sommeil du RPF et 1958. Georges Pompidou fut, dès le début, un des convives réguliers des déjeuners des barons¹¹. Dix ans plus tard, le lieu n'est plus que rarement le même (la Maison de l'Amérique latine) car les gaullistes exerçant le pouvoir, les déjeuners sont organisés en général dans les lieux du pouvoir : à Matignon le plus souvent, puis surtout à l'Assemblée nationale, « chez Chaban » et au Quai d'Orsay quand Michel Debré est aux Affaires étrangères, entre juillet 1968 et avril 1969, plus rarement au domicile de Jacques Foccart ou exceptionnellement chez l'un des invités. Mais ce qui ne change guère, ce sont les gaullistes qui participent à ces déjeuners. Les plus « anciens », déjà habitués des déjeuners de la fin des années 1950, sont Pompidou, Chaban, Guichard et Foccart bien sûr.

« Une équipe, un clan, une bande et beaucoup plus que cela : une chevalerie rassemblée... par un idéal fort »

- 17 La formule est de Jacques Chaban-Delmas¹². Grâce au *Journal de l'Élysée*, la liste précise des membres de cette « chevalerie », des participants aux déjeuners de 1968-1969 peut être dressée. Elle révèle trois groupes principaux. En tête et de très loin, figurent, en plus de Jacques Foccart et de Georges Pompidou, trois noms : Roger Frey, Jacques Chaban-Delmas et Olivier Guichard. Puis viennent, avec une participation deux fois moins grande, trois autres gaullistes : Henry Rey', Robert Poujade et Michel Debré. Enfin, beaucoup plus épisodiquement, Émilien Amaury, Edmond Michelet, Pierre Lefranc participent à ces déjeuners. Cela n'exclut pas la présence exceptionnelle de quelques rares autres gaullistes comme André Malraux, Louis Terrenoire, Jacques Baumel, René Ribière et Christian Fouchet. Force est de constater qu'au total, les invités à ces déjeuners sont très peu nombreux, environ une quinzaine de gaullistes.
- 18 Les fonctions clés que certains de ces hommes occupent en 1968-1969 dans l'appareil de l'État ou du parti gaulliste contribuent largement à expliquer leur participation assidue à ces rencontres : Roger Frey n'est-il pas ministre d'État chargé des relations avec le Parlement ? Jacques Chaban-Delmas président de l'Assemblée nationale ? Henry Rey' président du groupe gaulliste au Palais Bourbon ? Robert Poujade secrétaire général de l'UNR puis UDR ? Michel Debré, ancien Premier ministre et ministre des Affaires étrangères à compter de mai 1968 ? Cependant, pour d'autres, pour la majorité, ce ne sont pas les titres du présent – même s'il s'agit d'un titre de ministre, à l'Industrie (Olivier Guichard), d'État (Henry Rey', Edmond Michelet ou André Malraux) – mais un long compagnonnage gaulliste, dans l'entourage du général de Gaulle le plus souvent, qui explique leur appartenance au petit groupe des éminences du gaulliste : tel est le cas d'Olivier Guichard, si proche du général au temps du RPF comme dans la traversée du désert, d'Edmond Michelet, d'Émilien Amaury, patron de presse fidèle au gaullisme dès les années RPF ou de Pierre Lefranc, ancien collaborateur du général de Gaulle devenu président de la plus importante association gaulliste, l'Association nationale pour le soutien à l'action du général de Gaulle. Quant à Louis Terrenoire et Jacques Baumel, ils ont en commun – avec Roger Frey et Robert Poujade – d'avoir exercé les plus hautes fonctions à la tête du parti gaulliste, du RPF à l'UNR en passant par le Centre national des républicains sociaux.
- 19 Tous, d'Olivier Guichard à René Ribière, en passant par Christian Fouchet, quelle que soit leur place en 1968-1969, appartiennent aux compagnons du RPF, engagés sans interruption derrière le général de Gaulle depuis 1947 : ils ont en commun d'avoir vécu

toute l'aventure du gaullisme politique – et pour beaucoup d'entre eux celle du gaullisme de guerre –, le plus souvent au sommet ou à proximité du sommet, de la rue de Solférino à l'Élysée ou Matignon. Le *Journal de l'Élysée* confirme combien leurs liens sont étroits et se renforcent encore dans les moments de crise, en mai 1968 ou en avril 1969. Au cœur des rouages du pouvoir, tant exécutif que législatif, à la tête du parti majoritaire, forts de leurs expériences communes, de leur parfaite connaissance de leurs compagnons, les « barons » jouent un rôle important dans l'histoire du gaullisme et plus encore certainement en cette période de transition entre de Gaulle et Pompidou. L'ex-Premier ministre Pompidou l'a compris et il a eu raison, comme le rappelle Chaban évoquant le déjeuner du 28 avril 1969 :

Le lendemain du référendum, les « barons » que j'avais réunis à l'hôtel de Lassay étaient convenus d'un cœur unanime que le mieux placé d'entre nous pour accéder à l'Élysée était Georges Pompidou. Étant donné la nature de nos relations, un tel constat impliquait que nous lui apportions sans le moindre état d'âme un soutien total. Nous étions ainsi faits... Que le général de Gaulle ne soit plus là pour nous guider ne changeait rien à nos règles d'honneur et de fraternité¹³.

- 20 Ces quelques exemples confirment, nous semble-t-il, l'intérêt indéniable du *Journal de l'Élysée* pour l'histoire des gaullistes : les entretiens du général de Gaulle avec Jacques Foccart constituent une source utile et désormais incontournable pour l'histoire des élites gaullistes. Cependant, face à la richesse d'un tel témoignage, il ne faut pas, pour plusieurs raisons – non totalement spécifiques à ce type de source... – vouloir en retirer plus qu'il ne peut donner.
- 21 C'est une source limitée car elle ne concerne que le sommet du monde gaulliste : 30 % des gaullistes cités ne le sont qu'une seule fois et les informations les concernant sont le plus souvent sans intérêt. Pour les autres, l'apport est parfois réduit et les propos du chef de l'État ou de son conseiller ne sont vraiment intéressants que pour environ cent cinquante gaullistes, soit le « noyau dur » des élites gaullistes (gouvernementale, parlementaire et partisane) qui comptent au moins un demi-millier de compagnons.
- 22 C'est une source parfois contradictoire, notamment dans le jugement sur les hommes.
- 23 C'est une source qu'il faut manier, quand on utilise les paroles du président de la République, avec beaucoup de précautions car on se doit de rappeler que de Gaulle reniait tout ce qu'il n'avait pas écrit et comme l'a souligné Georges Pompidou : « que n'a-t-il dit sur tout un chacun ! ». Il est indispensable de tenir compte des circonstances des entretiens et des propos d'humeur qu'ils contiennent sur les uns ou les autres.
- 24 Enfin, c'est une source qu'il faut, comme toutes les sources et surtout orales, croiser, dans la mesure du possible, avec d'autres témoignages, oraux ou écrits.
- 25 Mais, malgré ses limites, il est incontestable que le *Journal de l'Élysée* constitue une mine d'informations sur les gaullistes au sommet du pouvoir et vus d'en haut. En plus du portrait par petites touches des compagnons qu'il permet d'esquisser et des précisions très neuves qu'il fournit sur une des pratiques de l'élite gaulliste – les fameux déjeuners des barons –, d'autres aspects du fonctionnement du pouvoir gaulliste apparaissent en filigrane et mériteraient d'être approfondis : la prise de décision chez les gaullistes au pouvoir, d'une part, et la sélection du personnel gaulliste, candidats aux législatives et membres du gouvernement, d'autre part.

NOTES

1. Claude Mauriac, *Un autre de Gaulle. Journal 1944-1954*, Paris, Hachette, 1970, 408 p. ; Claude Guy, *En écoutant de Gaulle. Journal 1946-1949*, Paris, Grasset, 1996, 519 p. ; Alain Peyrefitte, *C'était de Gaulle*, Paris, Éditions de Fallois-Fayard, 1994-2000, tome I, 598 p., tome II, 653 p. ; tome III, 681 p. ; Jacques Foccart, *Journal*. I et II.
2. Bernard Lachaise, *Le Gaullisme dans le Sud-Ouest au temps du RPF*, Talence, Fédération historique du Sud-Ouest, 1997, 754 p. ; Bernard Lachaise (dir.), *Dictionnaire des gaullistes 1947-1959. Du RPF à l'UNR*, à paraître aux Éditions Honoré Champion en 2003.
3. Ont été exclues les épouses citées : Mesdames Baumel, Bonneval, Chaban-Delmas, Mazoyer et Pompidou.
4. Dans l'ordre décroissant : Xavier de La Chevalerie, Robert Poujade et Henry Rey, Olivier Guichard, Louis Jacquinet, André Malraux, Edgar Faure et Michel Habib-Deloncle, Étienne Burin des Rozières, Georges Galichon, Michel Inchauspé, Pierre Lefranc et Raymond Triboulet.
5. *Journal*, II, p. 216. La question paraît injuste à l'égard d'un compagnon de l'époque du RPF, conseiller national en 1953 et un des cadres fondateurs de l'Association nationale pour le soutien de l'action du général de Gaulle, au début de la V^e République.
6. *Journal*, I, p. 738.
7. *Journal*, II, p. 15 et p. 58.
8. Pierre Viansson-Ponté, *Les Gaullistes. Rituel et annuaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1963, 192 p., p. 174.
9. Alexandre Sanguinetti fut un éphémère ministre des Anciens combattants et victimes de guerre dans le troisième gouvernement Pompidou, du 8 janvier 1966 au 1^{er} avril 1967.
10. Éric Roussel, *Georges Pompidou*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1984, 567 p., p. 299.
11. Bernard Lachaise, « Les réseaux et cercles d'amis de Georges Pompidou en 1968 », Jean-Paul Cointet, Bernard Lachaise, Gilles Le Béguec et Jean-Marie Mayeur (dir), *Un politique : Georges Pompidou*, Paris, PUF, 2001, p. 57.
12. Jacques Chaban-Delmas, *Mémoires pour demain*, Paris, Flammarion, 1997, 516 p., p. 424.
13. Jacques Chaban-Delmas, *op. cit.*, p. 423-424.